



## DES ÉLÉMENTS NATIONAUX DANS L'ÉGLISE LETTONNE.

Conférence faite à l'Université de Tartu le 30 novembre 1936 par  
L. ADAMOVIČS.

Les principes universels du christianisme se sont avérés si précieux, si persuasifs et si puissants que tous les peuples de la terre les ont ressentis et acceptés au sens propre de l'Évangile, c'est-à-dire comme la joyeuse nouvelle. Le christianisme s'est enraciné dans des peuples et dans des civilisations différents. Son caractère sotérologique faisait de lui une graine qui présentait suivant les peuples une enveloppe différente, qui s'est transformée et s'est développée aussi au cours des âges. L'église chrétienne officielle a surveillé pourtant le développement des différentes formes particulières du christianisme surgies au cours de l'histoire. L'approbation fut donnée après avoir examiné en quelle mesure était respecté et conservé le contenu religieux et moral de la religion chrétienne. L'obscurcissement de la conception de la rédemption et la déconsidération de la personne du Sauveur ont toujours provoqué des discussions dogmatiques qui ont mené continuellement à la condamnation et à la séparation des dissidents qui n'ont pas pu subir l'épreuve.

Dans ma conférence je suivrai l'ordre historique des événements. Je vais essayer de vous faire voir comment au cours de l'histoire de l'Église chrétienne chez les Lettons les éléments nationaux et les éléments chrétiens se sont soudés et confondus. Mais nous savons que l'histoire de l'Église estonienne est parallèle à celle de la Lettonie tant dans ses grandes lignes que dans de nombreuses particularités; de

sorte que je toucherai aussi par endroits au développement historique de l'Eglise estonienne.

Les XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles forment l'époque au cours de laquelle les Lettons ont fait connaissance avec le christianisme; c'est alors que l'élément national et l'élément chrétien sont en présence l'un de l'autre, ils prennent leur premier contact. Le christianisme au XII<sup>e</sup> siècle est parfaitement connu tant sous sa forme occidentale que sous sa forme orientale, mais la civilisation lettonne de cette époque commence à s'éclaircir seulement au cours de ces dernières années grâce aux études patientes. En ce qui concerne la religion nationale des Lettons au XII<sup>e</sup> siècle, nous n'en pouvons pas encore faire une description minutieuse; mais les caractères et les éléments principaux nous sont déjà connus. Et si tous les faits que je vais vous présenter ne peuvent pas être interprétés avec la même certitude, on peut néanmoins risquer de tracer un tableau d'ensemble.

Prenons pour point de départ l'étude des caractères géographiques, du climat et du degré de civilisation en Lettonie à cette époque. Les habitants de la Lettonie ne connaissent pas de grands et sévères contrastes de la nature: point de hautes montagnes couronnées de neige, point de grandes chaleurs, point d'orages effrayants. Aussi l'émotion religieuse dans l'âme de notre peuple ne connaît point de ces contrastes violents, de puissante excitation, voisinant avec des abîmes mystiques. Et, quoique le climat fût autrefois certainement plus rude, ce n'était pas une raison de donner aux forces de la nature la forme d'esprits féroces et impitoyables. La nature donne au paysan laborieux des produits amplement suffisants et c'est pour cette raison qu'il s'est imaginé les forces de la nature pour la plupart douces et bienveillantes. L'expérience de la religion s'est développée chez le Letton dans le sens d'une pratique humaine et raisonnée, on pourrait parler presque d'un point de vue rationnel. Il ne vise pas les spéculations métaphysiques et les dogmes. Les fleurs du mysticisme et les explosions d'extase n'y trouvent pas une atmosphère favorable. Pour-

tant lorsqu'il s'agit de la poésie populaire mythologique, nous y trouvons une imagination poétique à la fois simple et pittoresque qui tend à personnifier les forces de la nature. En vivant et travaillant au sein de la nature, le paysan prend conscience de son étroite liaison organique avec elle. Il conçoit les rapports avec ses semblables et ses concitoyens d'une manière fort simple et naturelle.

Au début du deuxième millénaire l'agriculture en Lettonie était déjà très développée. Le désir principal du cultivateur était d'avoir des champs fertiles et du bon bétail. La religion des anciens Lettons était un culte d'agriculteurs. La suite et le train des travaux agricoles formaient l'épine dorsale du culte des champs des anciens Lettons et de leur cycle de fêtes. On n'avait pas oublié les divinités célestes (Soleil, Lune etc.), ces antiques dieux baltiques, aryens, mais on pratiquait beaucoup moins leur culte. Ils fournissaient presque exclusivement la matière aux mythologues et aux poètes. Le père céleste des anciens Lettons appelé „Dievs“ s'était fixé d'un pied ferme sur la terre et était en train de devenir un paysan modèle. A côté de lui on trouvait toute une horde de génies de la nature et de „mères“ (divinités féminines) qui s'occupaient des divers domaines de la nature et de leurs activités; on leur avait attribué aussi le devoir de protéger le bétail. A côté de tout cela régnait encore le culte religieux de la famille et de la parenté ainsi que des génies du foyer. Les déesses du sort humain avec la Laima (la Fortune) en tête avaient entre leurs mains le sort de chaque individu, elles protégeaient aussi les communautés. La parenté de sang était sacrée, même après la mort. Les morts continuaient de vivre dans l'au-delà (viņa saule), mais pour la plupart sous forme d'une existence d'ombre. Ils pouvaient néanmoins intervenir sur terre auprès des vivants, auxquels d'ailleurs ils portaient de l'intérêt. Ces morts étaient honorés d'un culte spécial (veļu kults).

Le christianisme est apparu à des époques différentes sous quatre aspects qui sont les suivants: L'Eglise orthodoxe russe, l'Eglise catholique de Rome, l'Eglise luthérienne alle-

mande et la communauté des Frères Moraves de Herrnhut. C'est l'Eglise orthodoxe russe qui, la première a eu des adhérents parmi les Lettons — et ceci se passait au XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècle. Mais ce ne furent que des succès éphémères. Aussi nous ne savons rien de précis sur sa forme réelle et tout ce que nous pouvons affirmer, c'est que vers l'an 1200 dans le royaume de Jersika et dans l'Etat de Tolova le christianisme orthodoxe de l'Orient avait pris fortement racine. D'ailleurs on trouve dans la terminologie ecclésiastique lettonne certains indices de cette époque, différents termes techniques qui ont été empruntés à la langue ecclésiastique des Slaves. Voici des exemples : gavēt — jeûner, gavēnis — le jeûne, grāmata — le livre, le manuscrit, grēks — le péché, klanīties — faire la révérence, kristīt — baptiser, krists (= krusts) — la croix, koms et kūma — le parrain, nedēļa — la semaine, de même les noms des jours de la semaine et la manière de les énumérer, pagrabs — la cave, sodīt — punir, châtier, sogis — le juge, svece — la bougie, le cierge, svētki — la fête, svēts — sacré, tulks — interprète, zizlis — le bâton, zvanīt — sonner. Nous estimons qu'on doit trouver des vestiges de ces Lettons orthodoxes dans la partie nord-est de la Lettonie. Cependant l'ethnographie de cette partie n'a pas porté ses explorations à un point tel qu'on puisse parler d'une forme nationale lettonne du christianisme orthodoxe. Le folklore letton a gardé de très pauvres traces des légendes et traditions orthodoxes russes, à savoir certains indices du culte du printemps de St. George.

A la fin du XII<sup>e</sup> siècle le catholicisme dans sa forme germanique commença à s'affermir dans les pays baltiques. Jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle il s'imposa dans la vie religieuse des Lettons, au moins extérieurement. Les habitants de la Vidzeme sont restés catholiques pendant un siècle encore, tandis que ceux de la Latgale le sont encore aujourd'hui.

Comment se sont comportés l'un envers l'autre dans l'Eglise catholique, l'élément national et l'élément chrétien?

Le catholicisme du moyen âge avait embrassé une foule d'éléments nationaux primitifs, surtout dans le domaine de

la „magie“ mystique du culte et c'est ainsi que les formes analogues de l'ancienne religion lettonne s'y transplantèrent facilement. L'adoption des lieux du culte des anciens Lettons, ainsi que l'indulgence ou plutôt l'indifférence avec laquelle on acceptait leurs traditions populaires formaient les transitions qui assuraient des échanges réciproques. Quels étaient les éléments qui agissaient sur les Lettons dans le domaine religieux? A côté des institutions officielles de l'Eglise, c'étaient avant tout la conception et le cycle des idées purement populaires de la masse des émigrés allemands. Le résultat en fut qu'au cours de cette évolution de quatre siècles, c'est-à-dire entre le XIII<sup>e</sup> et le XVII<sup>e</sup>, l'élément ancien du culte des Lettons et celui du catholicisme universel se confondirent en un seul. Je m'abstiens pour le moment de me prononcer sur la question de savoir si les éléments germaniques n'étaient pas prédominants dans le catholicisme baltique officiel de cette époque.

Le plus grand trésor du folklore letton est constitué par les poésies populaires datant de l'époque comprise entre le XIII<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècle. Ces poésies fournissent l'un des éléments principaux d'après lesquels on peut reconstruire cette formation syncrétique si particulière. Quelques dates historiques du XV<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> siècle servent à corriger et à compléter ce tableau.

Dans les rangs des adhérents du paganisme letton moderne du XX<sup>e</sup> siècle l'opinion s'est affirmée que le christianisme catholique a régné chez les Lettons sous une forme uniquement officielle et formelle. En ce qui concerne la religion des anciens Lettons, elle serait restée presque tout à fait intacte. Cette opinion peut se fonder sur l'historiographie luthérienne la plus ancienne, mais en se reportant aux explorations récentes cette opinion doit subir des corrections multiples.

Les bourgeois lettons de Riga de la fin du moyen âge prenaient une part active à la vie de l'Eglise catholique, surtout ceux qui étaient groupés en organisations professionnelles. Ils entretenaient, par exemple, des autels et des

vicaires particuliers dans les églises paroissiales de Riga. Dans ces milieux l'ancienne religion lettonne a dû être sinon complètement remplacée, tout au moins fort atteinte par l'Eglise catholique. A la campagne, au contraire, l'ancien paganisme letton s'est maintenu assez farouchement; sous une enveloppe chrétienne officielle on le trouvait parfois presque intact, parfois déjà soudé à des éléments catholiques de nature populaire analogue. Les missionnaires catholiques avaient porté un coup de maître en désignant le Dieu catholique par le mot „Dievs“, car c'est ainsi que les anciens Lettons nommaient leur père céleste. On facilitait de la sorte la propagande du christianisme, mais il s'ensuivit un mélange. La masse du peuple était incapable de s'élever à la haute conception du Dieu chrétien; on avait toujours la tendance à le mettre sur le plan humain — à l'humaniser. Il n'était pas seulement le patron des travaux champêtres, des hommes et des chevaux, mais aussi un vrai paysan modèle. Et au dessous de ce Dieu bien-aimé (Miļais dieviņš) on a rangé toute une série d'autres créatures mythologiques analogues.

Les saints catholiques se sont acquis pour la plupart une certaine popularité: soit comme patrons des églises, soit comme protecteurs personnels, mais surtout comme saints du calendrier chrétien. Sous cette dernière forme ils avaient acquis une importance fort grande dans l'imagination des Lettons. Leurs noms lettisés en constituent la preuve, par exemple, Māra (Marie), Andrievs (André), Bērtulis ou Bērtmējs (Bartholomé), Ģedrūte (Gertrude), Jurgis ou Jorgis (Georges), Jēkaups (Jacques), Labrencis ou Lauris (Laurence), Madaļa (Madelaine), Mīkalis ou Meikulis (Michel), Simjūds (Simon et Jude), Tanīss (aussi Tunis ou Tennis) Antoine. Ces noms ont donné plus tard une série de diminutifs exprimant une tendresse infinie. C'est ainsi que la protection des hommes et du bétail, comme celle des différents domaines du travail revint à ces saints parmi lesquels la Māra (la Sainte Marie lettisée) occupait une place d'honneur. Cette sainte était dans la religion letto-catholique

lique la patronne des jeunes filles et des femmes, leur apportant du soulagement lors de la grossesse et de l'accouchement. Elle s'est confondue ainsi avec Laima, la déesse lettonne du destin, de sorte qu'elle est devenue la figure mythologique la plus en vue de la tradition lettonne. Elle s'appelle maintenant surtout *mīļā Māra*, Marie bien-aimée, mais aussi la Sainte Marie. On peut donner à cette formation letto-catholique le nom de religion de Dieu et de Marie les bien-aimés.

De même les fêtes et périodes de fêtes annuelles des Lettons se sont conformées au calendrier catholique en s'insérant dans la série des jours de fêtes consacrés à la gloire de Sainte Marie et des autres saints. Les usages des fêtes païennes s'appliquèrent à la fête chrétienne correspondante ou furent répartis entre plusieurs fêtes. Ainsi le commencement des travaux des champs coïncida avec la fête de Saint Georges, et c'était aussi l'époque où l'on commençait à laisser les chevaux hors des écuries pendant la nuit. On renouvela donc ce jour-là les rites de la célébration antique du printemps, de l'agriculture et de l'élevage. Il se peut aussi que la fête de Saint Georges ait marqué le début de l'année. La Saint Martin avait lieu vers l'époque de l'année où l'on commençait à garder le bétail dans l'étable, ce qui valut à cette fête aussi une part de rites païens. Le début et la fin des moissons furent fêtés, l'un à la Saint Jacques (début de la moisson du seigle), l'autre à la Saint Michel (fin des travaux champêtres). La fête de Saint Jean-Baptiste reçut de la religion païenne toute une série de rites célébrant l'époque où la végétation passe de la floraison à la maturation, et peut-être aussi marquant le milieu de l'été. La protection du bétail était également confiée aux saints de l'Eglise. On considéra les saints du calendrier comme des personnifications des jours de fêtes ecclésiastiques correspondantes. Dans les chansons on parle de Jacques qui „porte un pain dans la main“, de Michel (*Miķelītis* — forme diminutive) „un broc de bière à la main“ et même porteur „d'un petit cochon gras“. Jean était un hôte qui revenait une fois par

an; son rôle était de surveiller la récolte des blés à venir et de parer les hommes. On honorait ces saints au cours de l'année et pendant les travaux de la saison par des rites et des offrandes particulières.

Parmi les sacrements de l'Eglise le baptême a reçu l'accueil le meilleur. Il semble que les Lettons aient désiré baptiser leurs enfants à l'église, car l'enfant qui avait un nom pouvait espérer avoir un patron ou un ange protecteur. Les noms des Saints étaient devenus très populaires et par conséquent ne pouvaient plus être étrangers. Le nom que l'enfant portait était outre cela celui de son parrain qui était un homme honnête et connu; quelquefois cependant c'était le nom de son aïeul. Les chansons populaires nous fournissent avec une certaine exactitude et d'une façon assez détaillée la cérémonie du baptême à l'église. On considérait que „les sentiers où marchait le parrain étaient sacrés“ et que „l'âme de l'enfant qu'on baptisait était inestimable“. On „s'avancait avec l'enfant jusqu'à la croix“, on „le tenait devant la croix“, on renonçait „au mal“, on „jurait en face de la croix“, ou „à la croix“ et on „s'éloignait de la croix“.

Les autres cérémonies ecclésiastiques tiennent moins de place dans le folklore. On sait encore que les gens vont „au château de la croix“ (Krustpils — c'est ainsi qu'on nommait l'église), qu'ils y prient Dieu et „lui adressent des prières“, qu'ils y „régalent l'esprit“, qu'ils fêtent les dimanches et la veille ainsi que „le cinquième soir“ c'est-à-dire le jeudi soir quand commence le jeûne des catholiques. Dans ces chansons populaires on parle des jeunes filles se rendant à l'église de Marie pour lui présenter des couronnes. En outre à l'église on fait offrande „de broderie des abeilles“, c'est-à-dire de cire ou de cierges. On s'était habitué à faire le signe de la croix, mais il semble que les longues prières qui furent récitées en latin à l'église catholique n'aient trouvé aucun enthousiasme. Les Lettons ont donné aux prières le nom de „pātari“ (cela vient des

premiers mots du „Pater noster“) qui chez eux est synonyme d'un discours long et incompréhensible.

On mentionne encore dans ces chansons populaires un autre sacrement de l'Eglise catholique, le mariage. Les chansons qui se rapportent aux épousailles faites à l'église se préoccupent surtout de la question suivante: le jeune couple doit être uni par des liens solides, car ils doivent former un nœud nuptial résistant qui assure aux deux époux aussi une longue vie.

A côté du baptême à l'église il y avait encore à la maison une cérémonie solennelle par laquelle le nouveau-né était accepté de droit dans la parenté et par laquelle on lui promettait une vie assurée et heureuse. Le mariage à l'église n'est qu'un épisode en comparaison des cérémonies des noces et des traditions, sévèrement maintenues en honneur, au cours des fiançailles, de l'enlèvement de la fiancée et de son arrivée dans la maison de son futur mari.

Le troisième évènement familial chez les anciens Lettons — l'enterrement — se passait d'une façon absolument analogue à celle de leurs aïeux, à de rares exceptions près. La bénédiction de l'église reçue assez volontiers pour le nouveau-né et le jeune couple, considérée même assez souvent comme nécessaire, était estimée inutile pour le mort. On enterrait les morts dans de vieux sépulcres païens, sorte de cimetières de famille qu'on préférait de beaucoup aux cimetières sanctifiés par l'église. Mais dès qu'on y eut érigé une chapelle, le compromis s'établit assez vite. D'ailleurs le jour des Morts catholique (le 2 novembre) ménageait de son côté par ses usages le culte des morts des anciens Lettons.

On ne trouve dans le folklore letton aucune trace du dogmatisme catholique. Dans les paroles magiques et dans les discours de conjuration résonnent encore quelques motifs des légendes chrétiennes, mais ces motifs sont plus rares dans les chansons populaires. De même on trouve dans le folklore peu de traces d'une terminologie ecclésiastique lettisée, héritage du langage ecclésiastique des catholiques

allemands, comme par exemple baznīckungs (curé), pātari (prière), elle (enfer).

Plus tard l'Eglise évangélique luthérienne, ainsi que celle du catholicisme officiel, lutta contre cette religion mélangée de caractères surtout païens et finit par la réformer. Cette réaction était justifiée du point de vue du christianisme, car cette religion manquait des éléments chrétiens essentiels: on était absolument ignorant de la conception évangélique du péché, on ne connaissait ni le Sauveur ni la Rédemption, on ne s'intéressait pas au droit des enfants de Dieu, ni au royaume divin. Le catholicisme officiel d'aujourd'hui en Lettonie a gardé très peu d'éléments nationaux anciens, car il a subi d'une part l'influence de l'activité pastorale et de l'enseignement de l'Eglise et d'autre part l'influence de la longue et sévère période de polonisation.

La troisième forme du christianisme qui se présentait aux Lettons était le luthéranisme allemand. Dès que cette nouvelle Eglise fut organisée dans notre pays, elle déclara la guerre à outrance au paganisme des anciens Lettons ainsi qu'au catholicisme ou, il serait mieux de dire, à la religion des anciens Lettons fortement, mais superficiellement influencée par l'Eglise catholique comme nous l'avons vu tout à l'heure. Mais cette œuvre demanda beaucoup de temps. C'est seulement au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle que le plateau de la balance se mit à pencher du côté de l'Eglise, et on ne peut parler d'une conversion profonde du peuple qu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Ce n'est pas la rudesse et l'aversion du peuple qui sont la cause de ce retard, mais plutôt l'antagonisme national et social entre l'administration ecclésiastique allemande et la classe des pasteurs allemands d'une part et le peuple letton d'autre part.

Il est révoltant de constater à quel point l'Eglise ignorait la vie et les nécessités morales et religieuses du peuple. Sans exagération on peut assurer que les organes de l'Eglise se comportaient souvent comme si leur but était de détourner les Lettons du christianisme et même de les faire entrer

dans une voie contraire. Mais on put voir qu'à l'exception de quelques hommes d'Eglise vraiment remarquables, c'est surtout à la littérature impersonnelle évangélique que revient le mérite d'avoir ramené les Lettons à l'Évangile. L'administration de l'église ne se préoccupait pas de la formation de pasteurs sortis du peuple. On ne croyait pas à la possibilité d'une autonomie paroissiale lettonne. Régulièrement la vie ecclésiastique et religieuse du pays était considérée du point de vue des dominateurs, des Allemands et cette vie était dirigée de façon à en tirer le plus de profit.

Le christianisme s'est manifesté encore sous un quatrième aspect, la communauté de Frères Moraves (Herrnhuter) qui produisit vers 1740 un réveil religieux fort important chez les Lettons. Cette forme du christianisme exerça son influence pendant 100 à 150 ans sur le cinquième environ du peuple letton. On entend dire souvent que la communauté des Frères Lettons aurait été une sorte de christianisme évangélique lettisé. Mais cette affirmation n'est vraie que dans une certaine mesure. Cependant il est certain que ce mouvement a été très populaire chez les Lettons. Il y a eu un grand nombre de dirigeants et de chefs lettons qui dirigeaient presque tout le fonctionnement de la communauté ainsi que les réunions religieuses; ils surveillaient en outre la discipline religieuse et morale des sœurs et des frères lettons. Mais l'ensemble des idées théologiques et religieuses répandues parmi les Lettons par les Frères provient des Herrnhuter<sup>1</sup>, et leur idéologie régnait jusque dans les plus menus détails de la doctrine et du culte. L'esprit letton n'y apparaît que sous la forme de quelques détails extérieurs du culte et du caractère général de la vie religieuse. C'est ainsi que ces frères ont christianisé et évangélisé d'une façon assez grossière et

<sup>1</sup> Formation des Frères Moraves sous la forme particulière qu'elle a prise dans la communauté de Herrnhut en Saxe sous l'influence du comte N. L. de Zinzendorf.

intense une assez grande partie du peuple letton, mais ils n'ont pas pu fonder un christianisme letton. La cause principale de ce phénomène est la suivante: la question de nationalité n'intéressait pas les Herrnhuter, ils ne s'occupaient pas du tout de la formation d'une classe de dirigeants lettons mieux instruits qui seraient certainement devenus chefs de communautés religieuses lettonnes.

La pénétration renouvelée de l'orthodoxie russe et celle de certaines sectes en territoire letton s'est produite au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle et plus tard. Elles n'ont pas exercé longtemps leur influence sur les peuple letton, aussi laissé-je de côté ces évènements. En effet ces influences ont porté en elles des traits si étrangers qu'il est inutile de se poser la question de savoir si elles peuvent nous intéresser dans l'étude des traits nationaux du christianisme en Lettonie.

Il me reste maintenant à étudier l'Eglise luthérienne en Lettonie en me plaçant au point de vue qui nous intéresse, c'est-à-dire dans quelle mesure on peut la considérer comme une forme nationale du christianisme, si on peut le faire et si le sujet spirituel et universel du christianisme y a trouvé une forme convenable, naturelle et lettonne.

Notre Eglise doit supporter un héritage lourd et fatal du passé. Elle n'a pas pu se développer de la même façon que les Eglises de Suède et de Finlande, car l'Eglise lettonne a eu une situation historique particulière comme nous l'avons déjà vu. Elle porte encore toujours avec elle quelque chose d'étranger et le Letton qui a la conscience de sa nationalité ne s'y trouve pas souvent à son aise, et ne peut pas la reconnaître sans conditions pour mère spirituelle.

La création d'un langage ecclésiastique letton a été de la plus grande importance pour la nationalisation de l'Eglise. Ainsi le christianisme évangélique avait donné à ses idées non seulement une enveloppe nationale quant à la langue, mais aussi dans une certaine mesure une empreinte nationale particulière. Je reviens, par exemple, sur l'emprunt à la langue ancienne des Lettons du nom qui exprime la

conception du pouvoir suprême — Dievs. On a apporté ainsi à la conception divine des anciens Lettons une extension et une amélioration; d'autre part le Dieu des chrétiens s'est rapproché de la conception lettonne et même s'est abaissé et s'est laissé entraîner vers la notion de l'ancien Dievs. Il est extrêmement intéressant de constater que les représentants du paganisme letton moderne et même ceux du „christianisme letton“ s'attaquent surtout à la grandeur et la puissance du Dieu chrétien. Je suppose qu'ils sont fidèles à l'ancienne conception lettonne de Dieu qui le rapprochait énormément des hommes en détruisant presque toutes les barrières qui les séparaient; mais de cette façon ils s'éloignent d'une manière appréciable du *mysterium tremendum* de la religion. La théorie de M. J. Sanders, le seul représentant théologien de ce que l'on nomme le christianisme letton, a la même tendance, d'après laquelle il faudrait concevoir et développer le culte chrétien dans le sens de la visite chez Dieu. Mais on peut fréquenter le Dieu bien-aimé des anciens Lettons et non point le Père céleste tout-puissant.

Cependant la langue lettonne a beaucoup contribué à l'expansion du christianisme évangélique parmi les Lettons et à la formation de son culte. Les théologiens lettons de nos jours travaillent beaucoup pour donner au langage de l'Eglise la perfection voulue. Une nouvelle traduction du Nouveau Testament paraîtra probablement dans quelques semaines et ce sera un beau présent aux paroisses lettonnes.

Nous ne sommes pas allés loin cependant en ce qui concerne l'introduction d'éléments nationaux dans le culte. La Lettonie ne possède pas de style particulier dans la construction des églises, et on trouve à grand'peine quelques vestiges de la peinture et de la sculpture religieuses où se trouvent exprimés depuis des siècles déjà les traits caractéristiques de la forme nationale.

Les cantiques lettons sont presque tous des traductions de l'allemand, et même les originaux renferment presque

uniquement des expressions et des images de la langue biblique. Je ne connais qu'un seul nom, celui de L. Bērziņš qu'on pourrait appeler le poète national des cantiques. Nous pouvons encore moins nous attarder sur la musique ecclésiastique lettone malgré l'existence de compositions locales.

L'empreinte et le génie lettons s'expriment de plus en plus dans l'Eglise de notre pays et un développement libre de quelques dizaines d'années et dans une Lettonie nationale aura effacé sous ce rapport la trace des siècles précédents.